

Le Monde. - 17.03.2023

Brice Laemle

Maryse Burgot: «Le reportage de guerre est un sport de combat»

Маріс Бурго: «Військовий репортаж - це бойовий вид спорту»

В інтерв'ю журналісту "Le Monde" Б. Лемле військова репортерка "France 2" М. Бургот підкреслює фундаментальну важливість польових журналістів, зокрема після перебування в Україні вона висловлює почуття безпорадності перед обличчям жорстокої війни та підкреслює виклики, з якими стикаються військові репортери такі, як пропаганда та ризики для безпеки. М. Бургот також наголошує на важливості командної роботи та необхідності розповідати історії з зони бойових дій для інформування громадськості та збереження демократії. Після своєї восьмої місії на передову в Україні М. Бургот зазначає, що коли Президент України Володимир Зеленський попросить нові танки, "ми маємо спробувати побачити, як вони виглядають, те саме з легкою бронетехнікою або літаками F-16". Французька воєнкорка констатує, що зацікавити наших глядачів та не втомити наших редакторів дедалі важче.

https://www.lemonde.fr/le-monde-et-vous/article/2023/06/17/maryse-burgot-le-reportage-de-guerre-est-un-sport-de-combat_6178034_6065879.html

Depuis bientôt trente ans, Maryse Burgot, grande reporter de France 2, parcourt le monde pour raconter conflits et catastrophes. Elle a également été correspondante à Londres et à Washington, puis chargée de suivre l'Élysée pendant une partie du quinquennat de François Hollande. La journaliste à la voix singulière, devenue l'un des visages familiers du service public, participera à la septième édition du Festival international de journalisme.

Vous venez de rentrer de votre huitième mission en Ukraine. Vous évoquez un sentiment d'impuissance...

J'ai été très marquée par la violence dans les tranchées, autant du côté ukrainien que du côté russe. Sur les réseaux sociaux, que l'on scrute tous les matins avant de partir en reportage, il y a de plus en plus d'images sur lesquelles on voit des drones minuscules, fabriqués artisanalement par milliers. Ces objets volants font tomber des bombes qui explosent les corps, tuent un par un les hommes dans les tranchées.

Quand je suis sur la ligne de front, on entend ces drones, on ressent cette pression extrême, comme les civils, comme les soldats, sous le danger des frappes et des projectiles qui s'abattent invariablement sur l'Ukraine. Mais eux vivent cela en permanence.

J'ai couvert beaucoup de conflits : on finit par se sentir impuissant face à ces guerres qui se répètent à l'infini. Cela recommence invariablement, avec les mêmes civils terrorisés, les mêmes soldats qui perdent leur jambe, la jeunesse brisée, les femmes éplorées. Il faut aller sur place pour le raconter.

Quels sont les écueils que vous devez éviter au quotidien ?

Je dis souvent qu'il n'y a pas de manuel du reporter de guerre. Il y a des règles, certes, comme celle de se coucher par terre lorsque l'on entend le sifflement d'un obus de mortier, mais ça ne veut pas dire que l'on ne va pas être touché par des éclats.

Il y a une grande part de loterie dans ce métier. On a beau avoir notre casque et notre gilet pare-balles, si l'obus tombe là où l'on se trouve, on est mort. Les deux journalistes français qui ont été tués lors de ce conflit, Frédéric Leclerc-Imhoff, de BFM-TV [en mai 2022], et Arman Soldin, de l'Agence France-Presse [en mai], n'avaient pas commis d'erreur. Sur le terrain, il n'y a pas de têtes brûlées, je ne vois que des gens soucieux de revenir vivants.

Sur Twitter, vous avez salué le travail de vos collègues Stéphane Guillemot, Bruno Bervas, Dima Padalka, et Vitali Hryshko. En quoi est-ce un travail d'équipe ?

Le reportage pour la télévision n'existe pas si vous n'êtes pas en équipe, sans Stéphane à la caméra, sans Bruno au montage, sans mes fixeurs Dima et Vitali. Mettre sa vie en danger, c'est quelque chose, mais mettre son équipe en danger, c'en est une autre. On a donc besoin de se mettre d'accord ensemble : si l'on avance, si l'on recule, si tel sujet a de l'intérêt. C'est une discussion permanente et personne ne bouge avant d'avoir dit : « O.K., j'y vais ! »

Comment travaillez-vous malgré la propagande ?

Sur les terrains de guerre, il y a toujours de la propagande. Il faut travailler malgré tout. Quand je suis en reportage, je raconte ce que j'ai vu de mes propres yeux, simplement. J'ai la légitimité simple de celle qui a été témoin, de l'expérience, et donc la capacité de ne pas me faire balader par mes sources.

Etre « embarqués » avec les troupes ukrainiennes, n'est-ce pas une difficulté supplémentaire ?

On n'est jamais vraiment embedded. Cela se passe au coup par coup. Quand on veut tourner avec une brigade, qu'ils nous autorisent à venir, il y a souvent un officier de presse. On peut le contourner facilement et faire ce que l'on veut, dans la mesure de la préservation de notre sécurité. Personne ne visionne nos images avant qu'on les diffuse. On s'engage simplement à flouter tous les indices qui permettent de situer les chars que l'on filme, comme un pont ou une ligne à haute tension, car autrement on mettrait la vie des soldats en danger.

Comment continuer à intéresser le public, alors que le conflit dure depuis quinze mois ?

Il faut savoir terminer les sujets souvent à l'arrache, en surfant sur ce qu'il y a de nouveau, pour être au cœur de l'actualité. Si [le président ukrainien] Volodymyr Zelensky réclame de nouveaux chars, il faut essayer d'aller voir à quoi ils ressemblent, même chose pour les blindés légers ou les avions F-16. Mais c'est vrai qu'il est de plus en plus dur d'intéresser nos téléspectateurs et de ne pas lasser nos rédacteurs en chef.

N'avez-vous jamais voulu occuper un poste d'encadrement ?

Arriver à faire du reportage dans ces conditions, c'est souvent un sport de combat, et c'est ce qui me plaît. Pour l'instant, je préfère cela plutôt qu'être rédactrice en chef ou cheffe de service.

Vous avez fait quasiment toute votre carrière à France Télévisions. Y êtes-vous particulièrement attachée ?

Il faut défendre le service public. On ne peut pas n'avoir que des groupes privés qui font de l'information. On a la chance de faire beaucoup de politique étrangère, plus que nos concurrents, et c'est ce que j'aime. Entre Agnès Vahramian, Dorothee Ollieric, Stéphanie Perez, Marc de Chalvron ou moi-même, il y a toujours quelqu'un de France 2 en Ukraine.

Nous travaillons pour un service public et, contrairement à ce que beaucoup de personnes pensent, nous sommes bien loin du pouvoir. Emmanuel Macron ne nous aime pas. Il est toujours sur TF1 d'abord, et François Hollande faisait de même. J'ai la faiblesse de penser que l'on est plus critiques, que l'on cherche les aspérités. C'est pour cette raison qu'un service public doit continuer d'exister.

Vous n'étiez pas programmée pour cette carrière-là. Quel a été le déclic ?

Venant d'une famille d'agriculteurs, je n'avais pas les codes. Pour financer mes études, j'étais surveillante dans un lycée et j'ai rencontré une fille qui préparait les concours d'entrée aux écoles de journalisme. Je la voyais ficher les journaux tous les jours, j'ai fini par passer les concours et intégrer le CUEJ [Centre universitaire d'enseignement du journalisme], à Strasbourg. Je me suis mise à la télévision, malgré les critiques à l'encontre de ma voix, et comme je suis têtue et ultradéterminée, j'ai fini par y arriver.

Vous interviendrez au Festival international de journalisme. Voulez-vous démythifier le rôle du reporter de guerre ?

J'ai découvert avec le conflit ukrainien que les gens saluent le travail des journalistes de terrain. Ils se rendent compte des dangers que l'on prend pour les informer. C'est bien que les gens se réconcilient un peu avec notre profession, dont le rôle est fondamental pour la démocratie. S'il n'y a pas de presse libre, il n'y a pas de démocratie.

Pourquoi l'emprisonnement du journaliste franco-afghan Mortaza Behboudi, depuis le 7 janvier, à Kaboul, vous touche-t-il particulièrement ?

C'est le plus extraordinaire fixe que j'aie jamais rencontré. Il est hors norme. Un jour, il aura une grande fonction, j'en suis persuadée. Il a tourné à plusieurs reprises en Afghanistan avec nous, et il est aujourd'hui en prison. Comme je l'ai été [aux Philippines, en 2000], Mortaza est injustement privé de sa liberté pour avoir simplement exercé son métier.